

Balade des crèches du 14.12.25

En ce matin frisquet, la vision est très perturbée par un épais brouillard qui m'oblige à une conduite respectant la vitesse imposée. Pourtant la naissance de l'aube se perçoit dès le départ du bus bien rempli.

Les bords de l'autoroute offrent peu de visibilité, comme emmitouflés dans ce voile dense.

Seuls des troncs et ramures

dénudées de ces grandes plantes ligneuses, sculptées par le vent en carcasses étranges, tendent leurs bras tendus comme de vieilles antennes de télé cherchant à capter un signal, ou comme des squelettes implorant le ciel dans cet environnement fantasmagorique.

Dans cette grisaille les alignements de ceps de vigne se transposent en vaste friche, steppe se perdant rapidement en direction du cotonneux horizon devenu indétectable. Quelques formes vertes ou colorées émergent par instant du halo brumeux, de la grisaille du ciel, rapide éclair de lumière prenant le pas sur le néant.

Cette monotonie favorise l'endormissement et il devient nécessaire de faire l'effort de garder les yeux ouverts et annihiler leur tendance à se lasser de cette absence de formes et de couleurs. Malgré une clarté diffuse la ouate nous enveloppe, semblant rallonger le temps, avec l'espoir de découvrir un peu de nature au bout de la vision. Mais la végétation s'estompe, toujours repoussée, dans ce vide vaporeux qui nous entoure.

Après avoir franchi le pont sur l'Arratz, le bus s'arrête à proximité d'une grande maison où trois agaves de grandes tailles qui semblent apprécier la teneur du sol. Une manœuvre est nécessaire pour faire demi-tour et repasser la rivière pour trouver un lieu propice à l'arrêt et à la descente des marcheurs.



Bien emmitouflés et cols refermés, dans nos tenues d'hiver, chacun essaie de pallier les effets du vent et de la forte humidité de l'air. En deux groupes nous prenons la route en file indienne pour franchir le pont au-dessous duquel la rivière interprète indéfiniment sa mélodie au rythme constant, seulement saccadé par de faibles déclinaisons provoquant des vagues aux tons plus élevés.

Nous passons devant la maison aux agavacées, ces plantes qui ne fleurissent qu'une fois, au bout de plusieurs dizaines d'années en produisant une inflorescence pouvant atteindre 10 mètres de hauteur. Etonné ou inquiet de ce remue-ménage proche, le propriétaire assiste à notre déambulation, figé sur son pas de porte.

Quelques centaines de mètres sont nécessaires, sur un large accotement herbeux, avant de prendre l'asphalte pour monter vers St Antoine.





Les pas rétrécissent au fur et à mesure de l'approche du village, placée par l'expérience de nos ancêtres au sommet d'un coteau, règle des temps anciens souvent oubliée aujourd'hui et qui génère chaque année nombre de catastrophes attribuées au climat, mais dont l'homme est le premier responsable. Nous débouchons sur la place de la mairie école, face à la porte tour majestueuse de la cité médiévale, accolée aux vestiges d'une tour ronde. Le portail de fer sur la droite est marqué par le « tau » ce T, symbole monastique des Antonins.

Nous devons franchir la monumentale porte pour découvrir de vieilles maisons en colombages parfaitement entretenues, tout en se déplaçant sur une voie pavée de gravillons incorporés facilitant l'écoulement des eaux. Une brève visite de la crèche de l'église de St Antoine du désert, commémorant celui qui a vécu en ermite puis a insufflé l'histoire des antonins, est inévitable. La crèche organisée par les laïques a pour thème « le rap » et montre en fond de tableau un immeuble du Bronx avec ses escaliers extérieurs métalliques, typiques des vieux films américains. Cela rappelle la naissance de ce type de musique dans une époque où l'ensauvagement prenait son essor en ces lieux.

Apparue aux états unis cette musique s'est répandue au cours des années 1990 dans une culture urbaine. C'est un art complexe et multidimensionnel englobant une riche histoire et une technique d'écriture sophistiquée avec des enjeux sociaux. Un automatisme déclenché par un bouton poussoir permet une animation de couples de personnages dansant et de spectateurs agités.

La route D953, en légère remontée, s'étire entre à gauche et à droite de vastes champs de terre retournée, brune et humide, rappelant la richesse de la molasse gersoise pour la culture déjà bien



utilisée par les gallo-romains. Un long et bruyant défilé de vieilles voitures Citroën nous salue avant de prendre le GR en s'engageant sur une étroite route à droite qui affiche rapidement une pente dont la longueur apparaît comme gros effort à fournir. Cette avancée allonge le groupe sous le dôme dégarni des frondaisons et où certains arbres arborent une couverture de lichens sur leurs troncs et branches.



La longue montée par paliers permet de découvrir des labours peu profonds teints par l'humidité de la terre. Sur plusieurs centaines de mètres, tout le long à gauche, une bande de terrain a été passée au défoliant et la végétation en mort lente se colore de tons jaunissants. Les bords de la voie se couvrent des feuilles échancrées de chênes, affichant des variations de couleur du vert au jaune virant au brun, induites par une chute étalée dans le temps.

Entre les espaces de goudron des dessins

se forment sur le sol avec l'apparition de végétation, comme des écritures de peuples disparus, un mélange étrange où l'imagination vogue vers des souvenirs enfantins et où inlassablement la nature reprends ses droits.

Un arrêt est le bienvenu en haut de cette très longue montée, il faut laisser les jambes retrouver leur équilibre, les pieds englués dans l'amoncellement des feuilles formant tapis au-dessus d'une terre jaune et collante. A quelque mètres une double rangée de stères de bois de chauffage montre la couleur vive de la matière fibreuse riche en cellulose, attestant d'une coupe et éclatement de fûts très récents.

Une longue descente se présente dans un chemin large mais dont les obstacles sont dissimulés par les feuilles tombées et demande un peu d'attention, même si aucune difficulté n'est apparente. De chaque côté les champs semés se colorent du vert tendre de minuscules plantes bien vivantes qui bientôt couvriront le sol.



La profondeur de la vue est toujours réduite et la palette flamboyante des couleurs automnales se réduit à une image très proche ne permettant pas de s'extasier.

La respiration de ces odeurs, mélange de terre, de feuilles en désagrégation et de la flore reprenant son effort chlorophyllien, apporte un ressenti de calme et de sérénité. Mais aussi favorise une infime



perception de la vie secrète qui regorge dans le sol, sous nos pas. Des épiphytes s'agrègent à l'écorce de certains arbres, colonisant la force boisée sans la parasiter et démontrant que naturellement, chaque être vivant sait échanger en s'appuyant sur l'autre, où en lui apportant une aide.

Le chemin s'incurve avec en son milieu un dénivelé formant un petit fossé où s'entassent les résidus.



Puis la descente propose une voie desservant les champs, en légère pente avec son milieu surélevé et herbeux, entre les deux travées creusées par les lourds véhicules agricoles où l'eau stagne. Telles des vagues, les hautes herbes jaillissantes le long du chemin invitent à plonger dans leurs flots. Cette herbe abondante, d'un vert outré, se trouve parfois aplatie par des roues ayant quitté le trajet encaissé. Cela permet une avancée en dehors de la boue

naissante dans les traces de pneus. Car cette terre jaunâtre est prête à se délayer et proposer des espaces glissants.

De cette marche obstinée, avec vision réduite ne permettant pas de s'infuser de l'environnement naturel, émane une résilience à l'image des fourmis qui parcourent leur chemin quoiqu'il arrive, contournant les obstacles, rallongeant pour atteindre la destination. La solitude nous enveloppe d'une douce gravité, comme si l'étendue temporelle nous regardait, dans le silence et la paix régnant en ces lieux un peu sauvages. Favorisant un calme presque religieux, un interlude paisible.

Cela permet de laisser voler la rêverie qui délasse et amuse afin de quitter quelques instants la réflexion prolongée qui fatigue.

En effet nous sommes enfermés dans un monde froid et dénué de beauté car notre méfiance vis-à-vis de la surprise et du hasard nous confine dans une société où le risque devient absent. Cette tentation de réduire le mystère, celui de la vie naturelle, engendre une fatigue et une tristesse dans cette nouvelle époque imposée.

Après passage au fond de la combe et franchissement du ruisseau, la montée reprend sur ce chemin qui disparaît sous une couche de feuilles, amortissant les pas et bruissant délicatement. Il faut s'élever d'une trentaine de mètres dans une déclivité faible mais constante, en régularisant le souffle



pour faciliter la progression.

Il reste deux kilomètres qui apparaissent interminables d'autant que la vue, toujours confinée dans cet état laiteux, ne permet pas de visionner l'environnement ondulé des collines dont la plupart des parcelles sont préparées pour les semis ou bien déjà porteur de ce frémissement naturel des jeunes pousses venant teinter la monotonie du sol.



Un cirque de verdure en gestation. Le fruit bien visible d'une paysannerie durable et responsable, sur la base d'une agriculture à visage humain, qui a su protéger la planète et redonner une place essentielle à nos campagnes et à notre ruralité. En dépit d'une « modernité » sans références, à la recherche d'un seul gain facile mais temporaire qui affiche un pied de nez

malheureux aux centaines de générations qui ont su ne pas abuser des ressources naturelles.

Nous débouchons sur une route pour nous mettre en une file indienne haletante afin de nous hisser au sommet de cette rampe annonçant Flamarens. Le pas devient lourd et l'effort violent pour atteindre un lieu de rassemblement permettant un instant de pause. Nous sommes juste au-dessous de la route et de la place où est érigée une grande croix de fer et où le bus est à l'arrêt.

Le groupe se sépare entre ceux ayant besoin de satisfaire une nécessité naturelle et ceux qui progresse devant l'église pour prendre sur la gauche la rue descendante où l'on perçoit les piliers de bois d'un colombage dont la paroi le long de la route est bâchée à l'intérieur.

Voici la crèche du lieu dont « le Jazz » est le thème, ce genre de musique riche et varié né aux Etats-Unis à la fin du XIX et début XXème siècle au sein de la communauté afro-américaine. Il se caractérise par une improvisation et fusion des styles musicaux afro et euro-américains.



De grands personnages confectionnés à partir de mannequins occupent une scène avec leurs instruments de musique dont la trompette rutilante, et le grand violoncelle. Les costumes rappelant l'époque ont dû demander de nombreuses heures pour leur confection, et solliciter une recherche appliquée dans les revues anciennes.

Un travail sélectif et pointilleux qui confère à l'homme le peu de liberté encore disponible devant la robotisation, seule l'idée et la réflexion étant encore la preuve d'une existence pour ceux qui sont encore en capacité de s'exprimer. Un privilège de pouvoir encore se consacrer à un travail élaboré, et d'affirmer sa dextérité de création pour satisfaire son imagination.



Après avoir profité de ce tableau immobile, ainsi que de l'offre des commerçants locaux du marché de Noël, il faut retourner sur la place pour changer de chaussures et parfois de tee-shirt imprégné de sueur. Car la fraîcheur conduirait à un lendemain maladif.



La reprise du bus est nécessaire pour rejoindre la prochaine crèche, à travers le bocage Gersoix avec sa route étroite et tortueuse et l'opacité qui perdure. Au sortir de la place le bus râpe le sol suite à un creux à la prise de la voie, il faut élever l'avant du bus sur ses amortisseurs pour qu'il puisse prendre le virage et la route,

sous la curiosité de l'habitant placé juste en face, peu effrayé par l'imposante masse du véhicule. Miradoux, première bastide du département vers 1253, offre une aire d'arrêt au bus qui permet une descente proche d'une vaste esplanade où les voitures Citroën, 2 chevaux de tous types et 3 chevaux sont garées, leurs conducteurs formant une queue importante devant le restaurant de la place. Nous rejoignons sur la droite l'église et l'entrée accolée, mise en évidence par une banderole placée en arc de triomphe, menant à la présentation du « rock ». Il s'agit d'un genre musical qui a émergé dans les années 1950. Il trouve ses racines dans un mélange de styles comme le « blues », le « jazz », le « gospel » et la « country ».

De nombreux personnages revêtus de l'habillement typique des années 50/60 sont positionnés en danseurs ou spectateurs. Là encore une recherche précieuse sur le mode de vie et la façon de se distraire de la jeunesse de la période.



Il est temps de rejoindre le lieu de restauration par la petite route avec un éclaircissement du ciel qui permet de disposer de plus de vision lointaine.

Le stationnement à Castet-Arrouy s'effectue près de l'espace aménagé où se situent la crèche et le marché de Noël ainsi que la salle municipale servant de restaurant pour le petit artisan local. Nous sommes reçus par ce dernier, un jeune homme en short qui apparaît prévenant et joyeux avec son



béret gascon. Il ne reste plus qu'à s'asseoir autour des quatre grandes tables qui offrent le regroupement pour ces soixante personnes impatientes de reprendre force.

Le Floc blanc ou rouge est proposé ainsi qu'une carafe de Kir, boisson popularisée par le chanoine Félix Kir maire de Dijon.

Très vite les verres sont levés pour le vœu traditionnel de santé et bon appétit.



Puis une copieuse assiette gersoise de salade et canard vient combler le vide occasionné par les vallonnements du matin.

Ensuite viendra la bonne tranche de magret pour les plus nombreux, le poisson ou le cassoulet pour les autres. En ce lieu, les restaurateurs n'ont pas tout le matériel nécessaire à un si grand nombre d'un coup et ceux qui ont fait le choix du cassoulet doivent patienter car la préparation artisanale demande un

peu plus de temps. Cependant l'ambiance produit un niveau sonore élevé et les éclats de rires ont du mal à percer cet assourdissant mélange de discussions joyeuses et animées produit par une telle assistance. Après dessert et café suivis pour certains d'une goulée d'armagnac ou de prune il faut se lever et retrouver son équilibre pour se rendre en deux groupes, vers le « musée » ou bien la crèche à côté.

L'accès au musée est un parcours restreint qui présente une collection de très vieux vélos dont la rouille annonce la fin de vie proche. Certains, souvenir d'une époque où il fallait parfois pédaler tout le temps en l'absence de roue libre, autorisée pour la 1^{ère} fois lors du tour de France 1912.

Le propriétaire-guide nous expose son passe-temps de créativité devant la forme artistement travaillée du sanglier et de son



marcassin, insérés dans une souche de bois en décomposition. D'autres bois secs ramassés ont été transformés en animaux suivant l'inspiration et la forme initiale de la ressource.

Le musée par lui-même se présente sous la forme d'anciennes dépendances de ferme qui sont emplies de milliers d'objets ayant servis d'outillage dans différents métiers au cours des décennies ou siècles précédents. Une richesse de formes et de types dont il faut bien écouter les descriptions

pour en comprendre l'utilité et le geste précis nécessaire à son utilisation. Il s'agit d'un rassemblement d'objets communs dont la création a été due au besoin de l'homme pour réaliser une action.

Un produit utile, créé pour répondre à un besoin et non un gadget jetable et polluant.



Une façon de vivre où le besoin était satisfait au coup par coup sans multiplication inconsidérée pour satisfaire quelques intérêts particuliers.



Car imaginer l'emploi et le geste artisanal précis nécessaire à son usage fait rêver, plonge dans ce besoin de recherche et de compréhension, ce que la technique veut édulcorer de l'humain.

Le stock énorme peut difficilement être rangé dans cet espace trop restreint où l'on découvre cote à cote des outils vus dans l'enfance ou

parfaitement inconnus et étranges, allant de ceux des charpentiers aux rabots destinés à la pierre. Une exposition de décennies de moulins à café jouxtant des panneaux de clés dont certaines du XVIIIe, au-dessus d'un alignement de vieux et très vieux postes de radio aux tubes de belles dimensions.

Le seul regret est de devoir faire le tour rapidement de cette caverne d'Ali Baba où chacun trouve sa part de plaisir. Car pour découvrir tous ces trésors accumulés une journée serait nécessaire. Bravo à ce retraits pour regrouper inlassablement la mémoire du travail des hommes et présenter à tout le monde la tradition de l'art collectif, avec ces chefs d'œuvre, montrant que la vie du monde n'a pas commencée lors des trente dernières années.

Le passage est obligé pour découvrir les tableaux représentant « la country », cette musique qui est un mélange d'orchestrations traditionnelles du sud-est des états unis et provinces maritimes du Canada. Cette musique rythmique et traînante, sentimentale et émouvante trouve ses origines dans les musiques folkloriques apportées par les migrants européens. Avec ses personnages de près de vingt centimètres vêtus à l'américaine avec pantalons ou jupes en jeans, chapeaux et foulards cela propose un instant d'évasion vers les lointains et immenses paysages, lorsque les réjouissances se résumaient à des danses en communauté, un simple folklore aujourd'hui.

En quittant la pièce, les sacs de grosses noisettes sont bien tentants, un produit local !

Un petit mot rituel, portant sur la langue française : Le gaulois qui était une langue indo-européenne, issue de l'avancée celtique, ne se retrouve que sous forme de traces dans le français actuel. Et celles-ci n'ont été identifiées que tardivement au XXème siècle.

Ainsi dénombre-t-on aujourd'hui environ 170 mots d'origine gauloise, en particulier des termes liés à la nature tels : caillou, mine, talus, galet, marne, chemin, ou d'animaux avec l'alouette, le mouton, le cheval, la ruche, la raie, la tanche. Mais aussi la végétation tels les chênes, les bouleaux, les ifs, la bruyère, le blé, un souvenir d'un paysage couvert de forêts.

Ou encore l'environnement à usage quotidien comme bac, balle, barde, berceau, arpent, bâche, balai, béret, braie, cervoise, tonneau, jarret, boucherie, bataille, char et charrue...





Ainsi le mot chemin ou route, qui remonte au latin « camminus » a pour origine le mot gaulois « cammanos » et le mot gaulois « bulga » signifiant sac ou boue sera à la source de bogue (châtaignes) et bouge (originellement sac.)

L'histoire nous indique que les gaulois se romanisèrent mais continuèrent d'utiliser un mot gaulois lorsqu'ils parlaient de leur environnement immédiat, alors que le latin était utilisé pour le commerce et les nouveaux produits, à l'image de l'anglais actuellement.

Les romains s'imposèrent en Gaule en deux périodes. La première, la conquête de la narbonnaise au II^{ème} siècle avant JC sera celle qui donnera la langue d'oc. La seconde entre – 52 et – 58 aboutira à la langue d'oïl, celle du nord de la gaule.

Il faut aussi admettre que le « gallo-romain » puise ses sources dans un latin dit vulgaire, car parlé au quotidien par les marchands et soldats. Il constitue cependant un bel intermédiaire entre le français, pourtant dit fils du latin, et cette langue ancienne.

En effet seules les élites basculeront vers le latin parce qu'il donnait accès à la citoyenneté romaine, mais le gaulois se maintiendra longtemps. Ainsi un texte nous apprend qu'au V^{ème} siècle des princes arvernes commençaient tout juste à apprendre le latin, et l'on était sous Clovis.

A cette époque un bilinguisme se mettra en place, car les Francs parlaient le francique, une langue germanique, et le latin. Ce dernier l'emportera constituant un « protofrançais » avec pourtant quelques altérations. Puis l'immersion du normand apportera à son tour des noms en ec comme Houellbecq.

Ce mélange participera au façonnage d'une langue française ouverte et en évolution permanente, s'enrichissant des autres.

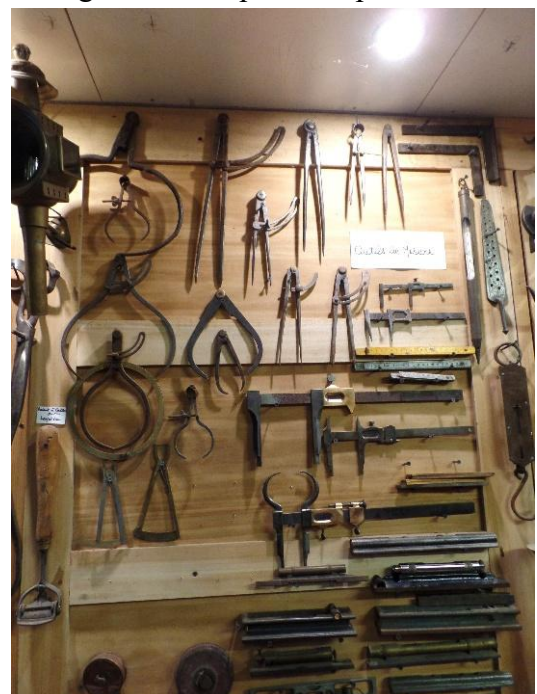
Cette langue se développera d'abord parmi les élites économiques et politiques, puis par capillarité à l'ensemble de la population tandis que les lettrés religieux ne restèrent pas au seul latin, mais se familiarisèrent avec la langue vulgaire.

Ce sera vers les 8 et 9^{ème} siècle que l'on s'aperçut que le latin originel n'était plus compris des populations pratiquant au quotidien une langue dite vulgaire en évolution continue avec de grandes différences régionales.

Au sein d'une « Romania », un vaste ensemble géographique où le latin s'était imposé, des langues autonomes se construisaient.

Aussi à la fin du règne de Charlemagne, lors du concile de Tours en 812 les homélies durent être traduites en langue vulgaire dans les églises pour que les populations en comprennent le sens.

La transcription des Serments de Strasbourg, liés aux rivalités entre descendants de Charlemagne pour le partage de l'empire carolingien, se traduisirent par un échange et partage des langues afin d'être compris par ceux qu'ils voulaient convaincre. La transcription de ces serments constitue ainsi la première trace écrite du « protofrançais » et sera une attestation de son existence.





Longtemps la « lingua romana rustica » fut une langue vulgaire utilisée par la foule se bornant pour l'essentiel au parler, contrairement au latin utilisé par les alphabétisés.

Une première littérature en protofrançais se rajoutera aux traductions du latin en vulgaire. Ainsi les chansons de geste et les romans courtois vont se répandre et exercer une grande influence culturelle aux 12 et 13^{ème} siècle parmi les élites.

Les premières grandes créations littéraires en français furent la chanson de Roland du XI^{ème} puis les œuvres de Chrétien de Troyes au siècle suivant puisant dans la culture celtique.

Pourtant le latin restera un modèle et une référence en demeurant pratiqué jusqu'à l'époque moderne. Il ne sera chassé qu'en 1539 avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts sous François Ier dans les administrations et les cours de justice

La langue française a ainsi une beauté due à sa complexité et ce sont des textes d'amour de Racine à Aragon qui s'avèrent les plus beaux en elle.

La langue est aussi un élément de citoyenneté et elle constitue un socle commun.

De tous les liens qui lient les hommes au sein de la cité, c'est celui de la langue qui est le plus fort car c'est lui qui fonde véritablement le sentiment d'appartenance à une communauté.

Domage que notre élite, épris de suffisance, fasse tout pour la faire passer au second rang derrière l'anglais, n'ayant rien compris et entraînant ainsi la France à la remorque d'autres pays culturellement et économiquement.

Mais il est temps de prendre le chemin de retour, car déjà le ciel s'assombrit.

Le retour débute par un paysage plus éclairé mais qui se plonge progressivement dans l'obscurité avec la tombée de la nuit installant la noirceur.

Alors bonnes fêtes à toutes et tous, et à l'année prochaine !

